

COURSEULLES-SUR-MER



L'ÉCLAT DE L'OMBRE

Olivier Mériel est un homme épris d'authenticité, solitaire et patient, peu enclin au bavardage. Son œuvre photographique lui ressemble. Loin de tout effet de mode, étranger au digital, à contre-courant de ce besoin d'immédiateté et de vues démultipliées qui nous submergent, Olivier Mériel travaille « à l'ancienne ». Comme par respect pour l'histoire même de la photographie, il reste fidèle à l'utilisation de chambres noires, au maniement pourtant peu commode et qui nécessitent un temps de pose long. Cela ne le gêne pas car il trouve là l'intérêt, primordial à ses yeux, d'obtenir sur une même image un plan rapproché et un plan lointain avec une égale netteté et, dit-il, comme le chevalet le permettait aux impressionnistes, d'aller à travers la lumière « au-delà des choses ».

Il en compare également la réponse esthétique à celles des compositions des peintres flamands où « le premier plan est comme saisi au grand angle alors que le fond semble avoir été pris au téléobjectif, ce qui est impossible ».¹

Le rendu artistique voilé d'ombre et la sensibilité de son travail ont suscité des comparaisons avec la photographie pictorialiste que les années allant de 1890 à 1914 voulaient voir entrer dans la catégorie beaux-arts, au même titre que la peinture ou la gravure sur bois. Mais la façon dont Mériel éprouve l'image, son cadrage et son traitement unique de la lumière comme élément fondateur de ses compositions, le font entrer de plain-pieds dans l'univers de la création contemporaine.

Maître de son œuvre dans chacune de ses phases, il réalise dans le huis clos de son laboratoire ses tirages en noir et blanc par contact, sur papier riche en argent, qui confère à sa palette les nuances moirées et les effets de contrastes qu'il recherche.

Ce moment de travail solitaire est pour lui fondamental car il lui permet de magnifier la lumière. Dans la composition de ses nocturnes, le négatif est selon lui, une partition que le tirage interprète.

...cette noirceur d'où sort une lumière²

Le travail d'Olivier Mériel, m'a été révélé à l'aube du XXI^{ème} siècle alors que dirigeant les maisons de Victor Hugo, je voulais qu'un photographe contemporain porte un regard sur Hauteville House, maison d'exil de Victor Hugo à Guernesey, de 1855 à 1870. Plus d'un siècle auparavant, l'écrivain, toujours précurseur, avait déjà demandé à Edmond Bacot, photographe normand lui aussi, de fixer sur le papier le surprenant décor qu'il avait entièrement imaginé pour sa demeure. Avant-gardiste s'il en est, Hugo initiait là un premier reportage d'architecture intérieure.

Découvrant des œuvres d'Olivier Mériel à la Galerie Michèle Chomette, je fus frappée par la connivence inconsciente qui régnait entre les deux hommes sur leur perception du temps, de la lumière et de ce spectacle toujours renouvelé de la mer.

Il s'agissait d'une certaine façon, cette fois, de faire le portrait de l'absent à travers le fabuleux décor, ancré dans le Moyen-Âge et l'Extrême-Orient, qu'il avait conçu au début des années 1860.

Pour adoucir l'isolement de son exil, il avait voulu la demeure à son image, en totale symbiose avec son œuvre graphique et littéraire. Il l'avait symboliquement drapée de pénombre, comme pour mieux célébrer les rayons du soleil inondant les grands salons et son look-out où il écrivait, *Les Travailleurs de la mer* !

Face à une création architecturale minutieusement écrite par l'écrivain, Mériel composa sa propre partition. Un nouveau dialogue esthétique et sensible naissait à plus d'un siècle d'écart.

1 - LES PROPOS ENTRE GUİLLEMEITS SONT DE L'ARTISTE.

2 - VICTOR HUGO. TAS DE PIERRES. OCÉAN, 1856.

Alternant l'évidence de l'absence avec la sensation diffuse d'une présence, et explorant toute la gamme des rayons et des ombres, il réinsuffla la vie au lieu et comme par magie, la trace laissée par l'absent redevint perceptible.

*Nox, mors, lux*³

Ce talent propre à l'artiste d'évoquer le passé, de parler de l'absence et d'éloigner ainsi l'oubli, sous-tendit la commande qui l'amena à Birkenau, à l'occasion de la récente commémoration des 80 ans de la libération du camp de concentration d'Auschwitz. Rappelons que l'institut international des Droits de l'homme et de la Paix, avait salué le profil humaniste du photographe, en présentant en 2017, en Normandie, les prises de vues faites, entre 2014 et 2016, lors d'un long périple en Cisjordanie et en Israël (Jérusalem, Hébron, Bethléem, Jéricho). Aujourd'hui, après le travail conduit sur le camp, ces photographies montrant un peu de la vie quotidienne dans ces territoires livrent comme un message d'espoir.

Le photographe savait devoir affronter à Auschwitz une expérience particulièrement forte, nourrie d'émotion. Il prit le temps de la préparer lors de deux séjours, en 2024. Absorbant l'atmosphère de lieux aujourd'hui vidés et silencieux, il réfléchit au message que son témoignage pourrait encore, aujourd'hui, apporter. L'histoire l'avait précédé, d'innombrables récits, témoignages et reportages, avaient mis en lumière l'une des pages les plus sombres de l'humanité. Il opta pour un écho sobre et pudique, mais essentiel, « faire savoir, pour qu'on n'oublie jamais ».

Il ne voulait rien de glauque, de morbide ou de voyeuriste. Il choisit de travailler sur le symbole, sur l'allégorie en suivant son propre cheminement.

Ciels tourmentés, nuages noirs et menaçants, lumière vacillante des sombres journées d'hiver, arbres effeuillés, telle fut la toile de fond qu'il choisit pour servir son message. Le photographe s'attarda sur les trois zones du camp, celles lourdes d'une mémoire à jamais gravée dans les têtes et les cœurs. Depuis l'arrivée par le rail, aux forêts de bouleaux derrière lesquels se cachent les miradors, aux lieux réservés au travail ou aux chambres à gaz, et cette fois, l'absence de personnages ou du moindre signe de vie ravivant le souvenir du génocide, résonne comme un glas. Quand l'Abbaye aux Dames à Caen, présenta cet ensemble de 31 photos, en mars 2025, il lui fut donné pour titre « *Mémoires d'Auschwitz, au-delà de l'abîme* ».

*J'habite cet immense rêve de l'océan...*⁴

Aujourd'hui, à la Villa-musée Montebello, il n'est nullement question d'évoquer de grands absents ou les heures graves de l'histoire de l'humanité, mais à travers les villes portuaires du Calvados de dire un peu de l'environnement quotidien de ce normand d'origine dont le regard a toujours été abreuvé par la contemplation de rivages à la beauté changeante imperturbablement rythmée par le flux et le reflux des marées, et par le miroitement de la lumière sur l'eau.

Réalisées entre 2024 et 2025, les 45 vues sélectionnées n'ont pour la plupart jamais été présentées. Elles composent un ensemble quasiment exhaustif de la série que l'artiste a consacrée à ce thème dans une itinérance passant par huit villes portuaires emblématiques du Calvados, d'Isigny-sur-Mer à Honfleur.⁵

10

³ - LA NUIT, LA MORT, LA LUMIÈRE. MAXIME GRAVÉE À HAUTEVILLE HOUSE, GALÉRIE DE CHÊNE.

⁴ - VICTOR HUGO. LETTRE À FRANZ STEVENS, 10 AVRIL 1856.

⁵ - EN PASSANT PAR GRANCAMP, PORT-EN-BESSIN, COURSEULLES, OUISTREHAM, DIVES-SUR-MER, TROUVILLE-SUR-MER. MÉRIEL A UTILISÉ 4 FORMATS DE CHAMBRE : 10x12cm, 13x18 cm, 20x25 cm, 30x40 cm.

Le travail de Mériel a souvent fait l'objet d'expositions en Normandie notamment au Havre, à Caen, à Trouville-sur-mer et à Giverny, passage presque obligé, pour l'intérêt commun au photographe et aux peintres impressionnistes, pour la transfiguration qu'opère la lumière sur un sujet.

Nombre de visiteurs reconnaîtront ainsi, dès l'abord, l'atmosphère unique dont le travail de Mériel est empreint.

À la faible lueur d'une lumière des nuits de pleine lune, d'où jaillissent de saisissants effets de clairs obscurs, les ports et les paysages marins du Calvados deviennent un peu fantomatiques. Les plages, alors désertées, (*Paysage à la plage vide, Trouville-sur-mer*), retrouvent leur calme, leur sérénité et leur grandeur, et le panorama s'impose au regard dans toute sa splendeur.

Sur le rivage, à marée basse, la lumière scintille sur le sable mouillé, dont les ridules gardent la trace du reflux et rappellent le temps qui passe... Plus loin, roches et galets se drapent d'un blanc éclatant qui leur confère quelque chose de surnaturel. « Il s'agit d'éliminer le psychologique en moi pour faire venir le spirituel, pour être en relation avec le divin, avec l'étrange... »

Au port, tout désir d'évasion empêché tels de grands cétacés échoués, les chalutiers sont amarrés ou au carénage... (*Chalutier silencieux, Honfleur*). Parfois, un ferry blanc à quai s'interroge, (*D'où je viens ? Et où je vais, Ouistreham*). Des barques de pêcheurs s'alanguissent sur la grève, (*Le doris blanc, Isigny*), sur un quai, au retour de la pêche, des caisses de poissons et de crustacés sont autant d'appels pour les mouettes affamées, (*Le festin. Courseulles*). Marchés et étals de poissonniers, digues, pontons et bords de mer, ou encore à Grandcamp, Galets blancs, et Petit chemin descendant à la mer (*Les algues vertes*), complètent la toile de fond.

Ici un phare, (*La Porte de l'éveil*), là un crucifix, dans la petite Église de Port-en-Bessin la peinture d'un chemin de croix à côté d'un mémorial pour un chalutier disparu, rappellent le risque toujours présent dans la vie des marins, leurs prières et leur foi.

Mériel perçoit son travail comme un miroir de moments de vie arrêtés, ou empêchés laissant notre imagination écrire la suite de l'histoire, ou la rêver.

S'il ne travaille qu'à la lumière naturelle sans aucun ajout de lumière artificielle, l'artiste sait obtenir de saisissants effets de nuit avec les éclairages urbains. On en trouve dans cet ensemble quelques exemples. Les images saturées de lumière froide et blanche à Courseulles d'un manège délaissé la nuit, ou d'un restaurant aux portes closes, ou encore de ferries ou de chalutiers à quai sous le halo aveuglant de projecteurs urbains, nous donnent un peu l'impression de rester à l'extérieur, de faire face à un décor dans lequel on ne peut pénétrer.

À la différence de la lumière chaude et enveloppante que recherche toujours et obtient naturellement l'artiste, et qui « porte le regard au-delà des choses », la lumière artificielle, blanche et glacée, crée une sorte de barrière infranchissable par le regard du spectateur.

Ainsi peut-on parfois imaginer devant les œuvres d'Olivier Mériel que l'on arrive au tomber du rideau quand la scène est finie, quand les acteurs sont repartis et que seul reste le décor qu'un projecteur éclaire encore. Et là étrangement, comme à Hauteville House et aussi à Auschwitz, le spectateur éprouve la sensation d'une présence, comme si un invisible récitant hantait l'espace et prolongeait un moment à peine achevé, entremêlant ainsi le passé et le présent. « ... Un mystère est là, on ne sait pas si on est dans le réel ou l'irréel, on peut glisser dans l'un comme dans l'autre. La force de l'art est là... C'est là qu'est mon enjeu »

DANIELLE MOLINARI

Conservatrice générale honoraire du patrimoine
Septembre, 2025.